

Que le bruit des rameurs qui frappaient en
 cadence
 Tes flots harmonieux.

O lac, rochers muets, grottes, forêt obscure,
 Vous que le temps épargne ou qu'il peut
 rajeunir,
 Gardez de cette nuit, gardez, belle nature,
 Au moins le souvenir!

Que le vent qui gémit, le roseau qui soupire,
 Que les parfums légers de ton air embaumé,
 Que tout ce qu'on entend, l'on voit ou l'on
 respire,
 Tout dise: Ils ont aimé!

Voilà d'admirables vers, n'est-ce pas ?

Ce n'est pas là seulement des phrases ciselées, où le cliquetis sonore des vocables ingénieusement sertis, uni à la cadence clochetante des rimes, remplace la pensée et le sentiment.

Non; ce sont d'admirables vers à la coupe facile et variée, au balancement souple et harmonieux, à la formule chantante au possible, bien pleins, bien arrondis, bien liés et bien rimés; mais c'est aussi de la grande poésie, de la poésie émue qui berce l'âme, et dont la chanson sereine va droit au cœur éveiller les mystérieux échos que chacun porte endormis au fond de soi.

Aussi quel est celui d'entre nous dont ces beaux vers n'ont pas profondément troublé la jeune imagination? Quel est celui qui en les lisant, n'a pas senti dans son être l'ébranlement sacré qui fait les poètes? Quel est celui qui, penché sur la divine page, les yeux humides et la poitrine vibrante, n'a pas vécu, lui aussi, sa saison d'amour? n'a pas, lui aussi, eu son lac et son Elvire dans la chimère lointaine des paradis entrevus?

Je connais des vieux — célibataires blasés, religieux retirés du monde, ou bons bourgeois enfoncés jusqu'au cou dans le prosaïsme des choses — qui m'ont avoué n'avoir jamais eu d'autre roman dans leur vie.

Pour les esprits plus tournés vers l'impression persiste.

A un moment donné, le rêve devient réalité, la vision prend un corps, on s'assied à son tour sur le bord du lac pour entonner à deux l'éternelle chanson du cœur.

Hélas! comme celui de Lamartine, il est souvent bien court le roman qui ne doit plus s'effacer de notre souvenir.

Mais, qu'il s'effondre sous le heurt des déceptions cruelles, ou se prolonge dans l'enchantement des tendresses longtemps échangées, tôt ou tard il faut que l'un des deux revienne seul pleurer, ou tout au moins promener sa mélancolie au bord de la rive déserte, sous l'arbre à l'ombre aimé, sur la pierre moussue ou sur le banc rustique, face à face avec l'horizon témoin des bonheurs défunts.

Et, si l'on a vieilli ensemble, si les hasards ou les méchancetés de l'existence n'ont séparé ni les cœurs ni les mains, alors ce sont les horizons eux-mêmes qui ont changé d'aspect, les lieux chéris qui se sont transformés, les objets familiers qui ont disparu.

Ah! la vie — si courte pourtant — ressemble bien, en effet, à une mer au flux et au reflux continuels, où, si radieux que soit le ciel, si calme et si berçant que soit le flot, il n'est pas permis, suivant l'expression du poète de "jeter l'ancre un seul jour!"

LOUIS FRECHETTE.

Nous sommes heureux d'annoncer l'arrivée dans notre ville, de l'excellente pianiste française, Madame De la Chaux, élève du maître Le Couppey.

Cette brillante virtuose qui doit se livrer au professorat à Montréal, donne une audition-concert le 21 avril courant au "Y.M.C.A." Hall.

Entourée d'une pléiade de nos meilleurs artistes, Madame De la Chaux remportera un de ces grands succès auxquels elle est depuis si longtemps accoutumée.

Le programme de cette soirée de musique sérieuse attirera en foule tous les amateurs et tous les connaisseurs.

M. Edmond de Nevers

La mort, la triste mort vient encore de faucher parmi nous: M. Edmond de Nevers vient de succomber, — jeune encore, quarante ans à peine! — à la maladie qui le minait depuis longtemps.

Ce n'est pas un cliché banal que de dire que le Canada perd en la personne de M. de Nevers, un écrivain des plus distingués. Ses œuvres "L'Âme Américaine", et "L'Avenir des Canadiens-Français", resteront toujours pour prouver la solidité de son jugement, la vigueur de son style, et la correction parfaite de sa phrase.

Il fut un collaborateur de la première heure, du "Journal de Françoise", qui avait, disait-il, "toutes ses plus vives sympathies", et nous conserverons à son souvenir une estime reconnaissante.

Quelle fut la vaillance et la constance dans le travail de notre compatriote? rien ne nous le démontrera plus fortement que ce passage de la lettre qu'il écrivit à la directrice de ce journal, peu de temps avant la cessation de ses travaux.

C'était au sujet de "l'Âme américaine":

"Ce livre m'a donné près de trois années d'un travail très énervant et m'a coûté cinquante pour cent de ma vie, car lorsque je l'ai commencé, je n'étais encore que dans la seconde période de la maladie qui me minait depuis huit ans, et dont j'ignorais la nature et le danger. J'attribuais mes douleurs au rhumatisme et à la goutte, ma faiblesse et mes insomnies à l'épuisement nerveux résultant du surmenage; — j'ai écrit "l'Âme américaine" au dépens de ce qui me restait des restes d'une forte constitution. Pour arriver à faire imprimer 770 pages, j'ai dû en écrire 6000; pour me documenter, j'ai certainement lu et feuilleté 2,000 volumes. Et c'est seulement la veille de mon départ de Paris, 13 juillet 1900, que j'ai appris le nom de mon mal —